

Voici une réflexion originale à propos de nos dossiers des deux premiers numéros.

En consacrant vos deux premiers numéros, l'un à BOULEZ, l'autre à OHANA, on ne pouvait mieux situer les ambitions de votre revue : la guitare se voit placée ici sous un double signe de compositeurs vis-à-vis desquels tout musicien — guitariste éventuellement — ne peut manquer de se repérer, pour peu qu'il soit engagé dans la musique d'aujourd'hui et qu'il y veuille chercher des exemples d'inspiration et d'ingéniosité.

Bien entendu, BOULEZ et OHANA ne sont pas toute la musique, bien qu'on puisse dire qu'ils sont tout entiers dans la musique, ce qui est sans doute la marque des grands. Hors guitare, on aurait pu mettre en avant BERIO et DUTILLEUX ou encore STOCKHAUSEN et MESSIAEN, etc. Il n'en reste pas moins que les deux cheminements choisis retracent à eux deux presque tous les rêves de la musique contemporaine depuis trente ans.

A quoi bon alors afficher une préférence puisqu'une inévitable synthèse — ce qui ne veut pas dire mélange — se décante en nous pour autant qu'on les écoute. Et laissons aux encyclopédistes le supplice du classement général sous l'œil oblique des consortiums discographiques. La postérité, quant à elle, aura peut-être trop à faire à considérer le fol engrenage de ce siècle finissant pour départager des artistes qui tâchèrent, avec des sons, de gérer leur destin personnel à l'écoute du destin général.

Pour ce qui est de la guitare, qui doute qu'OHANA l'ait faite sonner comme personne ? L'ayant contemplée à sa source — et non à sa mélancolique résurgence des fêtes galantes du 18^e siècle — il la situe dans l'âpre Andalousie, non loin de l'ancienne Arabie.

Avec ses cordes courtes, sa caisse sèche et son parler bref : des doigts qui tuent le son en lui donnant la vie — la guitare avait bien besoin de ce fiévreux alchimiste pour mieux croire en ses pouvoirs, en ce rôle de tragédienne de chambre qui sait aussi jouer l'exaltation pour mieux enjoler le destin à la manière des torrédadors.

D'autant qu'en ces années-là il ne manquait pas de gens bien intentionnés pour lui trouver un côté joliment décoratif. OHANA nous console ainsi un peu de toutes les pièces que FALLA, DEBUSSY, BARTOK et le grand VARESE n'ont pas écrites, mais à travers des musiques, sombres ou claires, furieuses ou contemplatives, qui n'appartiennent qu'à lui.



BOULEZ, quant à lui, s'en sert plus qu'il ne la sert : couleur un peu pâle présente parmi d'autres sur la palette qu'il se choisit. Il semble en apprécier la sécheresse, propre à « piquer » ou à « franger » certaines sonorités plus pâteuses ou continues, il privilégie de même sa manière d'articuler discrètement des phrases propres aux plus fines allusions. La guitare reste donc à sa place, étroite, et nous sur notre faim, à moins de considérer ce manque d'autonomie comme un tribut payé à l'harmonie d'ensemble.

BOULEZ utilise de préférence les instruments en les privant de leur mémoire : ici on aspire à une musique pure de toutes références : dialectes s'abstenir.

En ce sens et en beaucoup d'autres, BOULEZ se préoccupe de construire un avenir pour la musique (plutôt que de régénérer son passé) de façon à ce qu'elle ne se répète pas, sa hantise. D'où les inlassables questions formelles que ce didactique volontaire se pose et nous pose, tout en restant un sensuel incorruptible qui n'esquive pas les contradictions.

En fait, derrière ce souci d'analyse, si intéressante soit-elle, des œuvres sont là où perce un solide instinct musical. Et il n'est pas étonnant que ce militant de l'inouï ait fait école parmi des générations de musiciens qui ont pris au sérieux l'utopie de SCHOENBERG qui, comme BOULEZ, en authentique révolutionnaire, n'ignorait pas la tradition.

OHANA semble n'écrire que pour lui et l'héritage à la fois humaniste et géographique dont il se sent humblement dépositaire. L'Histoire travaille pour lui, à travers lui, pourrait-on dire, tandis que BOULEZ travaillerait plutôt pour l'Histoire.

Quoiqu'il en soit, faut-il redire que nous autres, auditeurs et musiciens, sommes au moins autant responsables des œuvres qui nous sont laissées que ceux qui les ont créées ? Après tout l'Histoire c'est un peu nous. Restons donc à l'écoute.

Arnaud DUMOND*

* Luthiste et guitariste. Elève de l'école normale de musique de Paris. 1^{er} prix du Concours International de Guitare de Paris 1973. Mention de composition pour une de ses œuvres. Lauréat du Concours des Jeunesses Musicales Internationales de Belgrade. Lauréat du Concours International Gaudéamus de Rotterdam. Auteur d'une méthode pédagogique. Compositeur. A enregistré quatre disques.

A PROPOS DE
PIERRE BOULEZ
ET DE
MAURICE OHANA

"Les Cahiers de la Guitare"
Juillet 1982

par

Arnaud DUMOND

COURRIER DES LECTEURS
Maurice OHANA répond à Arnaud DUMOND.

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt votre lettre aux *Cahiers de la guitare* (n° 2). Cette revue est composée avec intelligence et sérieux par Madame Ribouillault et j'espère qu'elle va pouvoir poursuivre sa carrière sans encombre.

En tous cas, des contributions comme la vôtre lui donnent un ton et une qualité auxquels les précédentes publications de ce genre ne nous avaient guère habitués.

Si la guitare maintient son succès actuel, il faudra que des interprètes et professeurs comme vous imposent l'exigence et la clairvoyance que vous manifestez dans cette lettre et que la musique passe avant l'exploit purement instrumental.

M. OHANA